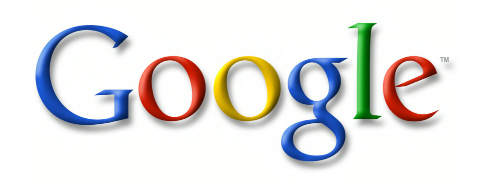




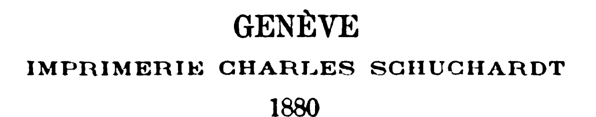
JEANNE D'ALBRET

ÉTUDE HISTORIQUE

PAR

ARISTIDE MIRABEN

Ubi spiritus, ibi libertas;
Où est l'esprit, est la liberté.
(Devise de Jeanne d'Albret.)

GENÈVE

IMPRIMERIE CHARLES SCHUCHARDT
1880

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

INTRODUCTION

En parcourant les pages glorieuses mais ensanglantées de la Réforme en France, un nom nous a frappé vivement et a laissé dans notre esprit une telle empreinte que, devant faire une thèse, nous avons choisi sans hésitation pour sujet : *Jeanne d'Albret, reine de Navarre.*

Ce nom que les Gascons et les Béarnais protestants prononcent toujours avec une grande vénération, renferme en lui la personnification de la foi, dans une époque d'incrédulité, et du courage dans une époque de lâcheté. Ce n'est pas un petit travail que de faire de ce nom le sujet d'une thèse théologique pour le grade de bachelier. Le champ est immense. Nous n'avons pas à refaire les histoires de M[lle] de Vauvilliers, de M. Muret, de M[me] Abric-Encontre, ni à raconter par le menu la vie si courte et si longue de cette malheureuse reine. Jeanne nous est apparue comme l'image, ou plutôt le fantôme de la Réformation en France ; par un effet d'optique, peut-être une erreur commune à ceux qui étudient un type historique, il nous a semblé que la Réformation française du XVI[me] siècle s'identifiait en elle, tellement que ces deux destinées, l'une d'une femme, l'autre d'une idée, nous ont paru se confondre pendant quelques années. Parti de là, nous nous sommes demandé pourquoi, avec tant de vertus qui l'ont soutenue, tant de personnages influents qui tra-

vaillaient « pour la cause, » pourquoi la Réformation n'a pas réussi en France. Jeanne d'Albret s'est-elle trompée? Les circonstances l'ont-elle trahie?

Pour répondre à ce besoin de vérité, nous avons dû étudier ce qui se rattache à Jeanne d'Albret, et rattacher sa vie à tout ce qui l'environnait. Nous avons supporté ses soucis et ses peines, nous partageons ses espérances et, comme elle, nous aimons ce beau pays de Navarre, soit les habitants, soit le pays pittoresque et salin, où coulent les gaves torrentueux, où se hérissent les séculaires Pyrénées.

Pour nous créer une opinion, nous avons esquissé nous-même la vie de cette fille de roi, épouse de roi, et reine. Pourrons-nous dégager de ces éléments, aristocratie, clergé, démocratie, pourrons-nous dégager la vérité que nous cherchons? C'est notre thèse.

I.

JEANNE

(1528-1572)

Les dictionnaires de biographie, Moreri, Bayle, Bouillet, et autres donnent trop peu; les histoires complètes, Muret, Abric-Encontre, Vauvilliers, Feer, donnent trop.

Jeanne a vécu de 1528 à 1572.

Quand cette enfant naquit, Rome venait d'être prise par le connétable de Bourbon; Calvin commençait à se faire connaître. Pendant qu'elle étudiait les lettres, soit à Plessis-les-Tours, soit dans sa retraite de Castel-Béziat, à Pau, François I[er] faisait retentir l'Europe de ses exploits chevaleresques; la papauté peu à peu descendue dans la boue était tenue en Europe pour ce qu'elle valait; Charles-Quint mourait lentement à Saint-Just; l'Inquisition dominait en Espagne; les Guises dominaient en France au nom de l'Inquisition dissimulée; la France se débattait entre nne royauté imbécile ou une autre royauté cruelle et imbécile; le clergé était plus soucieux des destinées de la ville éternelle que de sa propre destinée; la noblesse était vaine et ambitieuse. La paix cachait sans cesse des meurtres; la guerre étalait des horreurs fratricides. On se battait pour obtenir une réconciliation; on ne se reconciliait que pour se battre de nouveau..... Jeux d'enfants, — mais comme ce sont des enfants robustes, ce sont aussi des jeux de méchants. Édit de Chateaubriand (1552);

Colloque de Peissy (1561); Paix d'Amboise (1563); Paix de Londjumeau (1570); Paix de Saint-Germain (1470); chacune de ces dates pacifiques est une étape de la guerre civile marchant en criminelle vers la nuit du 24 août 1572. La royauté s'assied dans le sang; la noblesse se déchire et se trahit en s'aimant; le peuple gémit; les prêtres se gorgent de dépouilles.

Jeanne, fille unique de Henri II d'Albret et de Marguerite de Valois, naquit à Pau le 7 janvier 1528. C'est à tort qu'on la fait naître à Fontainebleau ou à Blois[1]. La mère de Jeanne, lettrée, auteur de contes et de mémoires, protectrice de Lefèvre d'Étaples et d'autres, Marguerite de Valois, dont la devise était un souci regardant le soleil, avec : *non inferiora secutus*, femme que les uns louent et que d'autres jugent digne d'être jetée à l'eau[2]; furie de l'enfer suivant la Sorbonne, mit toute sa tendresse et ses soins à l'éducation de Jeanne. Elle éprouva un grand chagrin lorsque François I[er], par raison politique, maria Jeanne, âgée de 12 ans, avec le duc de Clèves; mais le jeune âge de la princesse ne permit pas que le mariage fût consommé[3]. Jeanne grandit soit à Plessis, soit dans sa retraite de Castel-Béziat, se contentant d'attendre la raison.

Elle vint, et avec elle la force et la beauté. Charles-Quint désigne Jeanne au choix de son fils comme « une princesse d'une santé vigoureuse, d'un caractère admirable, vertueuse et d'un cœur digne de sa naissance[4]. » La vie de la future reine de Navarre était partagée entre

[1] *Histoire de la Réformation*, Merle d'Aubigné, I, 600.
[2] Muret, *J. d'Albret*, 33.
[3] Après la défection du duc de Clèves ce mariage fut annulé.
[4] Muret, *J. d'Abret*, 53.

la crainte d'un mariage fait et l'espérance d'un mariage à faire. Elle rêvait un avenir de princesse, tenant beaucoup à sou rang. A propos d'un autre projet de mariage avec François de Guise : « Voudriez-vous, Monsieur, disait-elle au roi, que celle qui me doit porter la queue fut ma belle-sœur, et que la fille de Mme de Valentinois vint me côtoyer. » Nous voudrions pouvoir peindre la figure de Jeanne prononçant les mots « Mme de Valentinois. » C'était Diane de Poitiers. Jeanne d'Albret ne trouva pas un mari aussi déterminé qu'elle l'eût voulu : ce fut elle qui le choisit, elle l'aimait.

Antoine de Bourbon-Vendôme, descendant de Robert, sixième fils de Saint-Louis, fut celui que choisit et qu'aima Jeanne d'Albret. Prince faible, irrésolu, ami des plaisirs, insoucieux de sa dignité, roi bon enfant, assez démocrate pour aller dans les assemblées du peuple [1] ; huguenot d'abord, né pour être la dupe de Catherine de Medicis, de Philippe II et des Guises, il ne trompa jamais que sa femme ; ce dont la princesse indignée « enrageait de mâle rage. » Tous les auteurs sont d'accord pour louer les vertus et le caractère de Jeanne. Femme, épouse, reine, les témoignages lui sont favorables. L'indiscret Brantôme n'en parle qu'avec la plus extrême discrétion ; rien, dans ce chercheur de scandales, rien ne trouble la sérénité du caractère de Jeanne. L'abbé Le Laboureur dit : « Elle fut la princesse la plus sage, la plus généreuse, la plus docte, ayant dans son cœur la source de toutes les vertus et de toutes les grandes qualités. » Suivant l'historien Favin « son humeur était si joviale que l'on ne pouvait s'ennuyer auprès d'elle, éloquente entre les personnes de son temps,

[1] *Histoire ecclésiastique des Églises réformées*, Th. de Bèze, I, 200.



selon les *erres* de la reine Marguerite et qui, par le moïen de ses discours pouvait charmer les ennuis et passions de l'âme [1]. » « Intelligence non moins distinguée que celle de Marguerite de Valois et nature bien plus énergique, elle ira bien plus loin qu'elle dans la même voie, dit H. Martin [2]. » Pourquoi cependant ce même auteur ajoute-t-il que les lettres de Jeanne d'Albret sont écrites par des théologiens [3] ? Quoi ! ce caractère distingué, cette intelligence égale à celle de l'auteur des Mémoires et des Nouvelles de l'Heptaméron, quoi ! cette nature énergique emprunte à Genève la plume française qui moulera les lettres que sa main royale se contentera de signer ! Toute l'Europe et le pape, par Armagnac, recevront la prose de Calvin ou même de Morelli, signée Jeanne d'Albret ! Cependant la science et la littérature ne font point défaut à la fille de Marguerite de Valois. Est-ce peut-être le jugement qui aurait, cette fois, manqué à M. Henri Martin ? M. Muret nous semble mieux inspiré et plus vrai surtout dans son appréciation à ce sujet [4].

Intelligence d'élite, aimant les arts et capable de les comprendre, Jeanne d'Albret était vraiment noble et désintéressée ; « elle offrit sa vie, ses moyens et ses enfants
« à la défense de la *Cause*, et pour en réparer les ruines,
« elle y mit tout son bien, aliéna ses terres, engagea ses
« bagues, son grand collier d'émeraudes (femmes, enten-
« dez-vous !) son grand rubis balais, et deux pièces du
« cabinet du roi de Navarre [5]. »

[1] Muret, p. 51.
[2] H. Martin, *Histoire de France.*
[3] H. Martin, *Histoire de France.*
[4] Muret, 191, 192.
[5] Duruy, *Histoire de France*, 26.

Elle aimait mieux être pauvre et servir « Dieu [1]; » et cette sensibilité, cette délicatesse féminines étaient accompagnées de ses satellites ordinaires, la prudence, la finesse, la poésie. On s'en assurera par la lecture de ces vers qui certainement ont été composés par elle:

Ne le crois pas que jamais je sois seure
Tant qu'on verra la maison de Valois
Fausser la foy et se rire des lois;
Les faux édits d'un parlement esclave
D'un cardinal, parement de conclave;
Tant qu'un conseil de monstres composé,
Une chimère, un garde-sceaux rusé,
Qui n'ont pour Dieu que l'État et la panse
Tiendront en mains le gouvernail de France.
Tant qu'Italie en France régnera,
Tant que la France hors de France fuira,
Tant qu'on verra de Florence la fée
D'un Clerc servie et d'une Retz coiffée,
Et que Catin aura ses étalons,
Un diable au ventre, un prestre à ses talons [2],
. . . .

Jeanne, âgée de vingt ans, mariée avec Antoine de Bourbon, ne connaissait de son mari que les qualités.

Il nous semble, sans refaire l'histoire d'Antoine de Bourbon, que les historiens ne sont pas très justes à l'égard de ce roi. Il avait embrassé la Réforme en 1557, moins par amour de la vérité que par combinaison politique. Même avant Jeanne il avait montré du goût pour les « Réformes religieuses [3], » — « mais, homme de mœurs légères, il n'y inclinait que par opinion et non par suite de convictions religieuses [4]. »

Calvin, pour stimuler son zèle, lui écrit, et notamment

[1] Muret, 154.
[2] *Bulletin*, 1857, 419.
[3] *Histoire ecclésiastique des Églises réformées*, Th. de Bèze, I, 107.
[4] *Réformation en France*, H. Lutteroth, 103.

le 14 décembre 1557; il semble dédaigner la religion pour laquelle il avait montré du goût; il n'assiste pas même, malgré les besoins de la « Cause, » aux États, le 6 janvier 1558; suivant H. Martin, il obéit à des rancunes personnelles [1], c'est en vain que Condé le prie de lutter contre les Guises (1559); il ne s'aperçoit pas des différents rôles que Catherine de Médicis lui fait jouer; il va bénévolement en Espagne (1559) accompagner Elisabeth de France, au risque de reconnaître la véritable frontière de Navarre [2]; suivant Lutteroth, en Guyenne où il exerçait le commandement, Antoine se montre le partisan exagéré du « laissez faire, laissez passer. » M. H. Martin va jusqu'à dire à propos de ce roi: « Les masses du peuple, remuées jusque dans leurs dernières profondeurs, n'attendaient pour s'entreheurter que le signal des grandes factions qui se partageaient la France. » « Ce signal, le roi de Navarre pouvait le donner et ne le donna point: par faiblesse plutôt que par scrupule ou par patriotisme, Antoine de Bourbon resta fidèle à l'engagement que lui avait extorqué Catherine de Médecis. » Ce même historien le dit faible et sans ambition; ce prince, âme vulgaire, versatile, type de l'entêtement, de la sécheresse et de la dureté, qui se laissait bercer de mille chimères, enguirlandé tour à tour par le légat du pape et par l'ambassadeur de Philippe II [3], aurait presque prêté la main au cardinal de Lorraine pour amener le vertueux de Bèze à un accommodement honteux; — qui dégrade le sang royal en écrivant à Philippe II [4]; — qui s'était ployé à tous sens et changements plus par

[1] H. Martin.
[2] Muret, 112.
[3] H. Martin.
[4] Muret, 97.

faiblesse de cervelle que de cœur[1]. C'était, suivant Muret, un brutal; les Calvinistes l'appelaient *Julien l'Apostat*. Et Calvin dit: *Non minùs segnis aut flexibilis quam hactenus. Liberalis est promissor, nulla fides, nulla constantia. Adde quod totus venereus est. Matrona autem exercitata in his artibus e suo gynecao protulit quod ejus animum irretiret*[2], et l'on peut bien ajouter que c'est bien lui que Calvin vise dans la lettre que l'on trouve au volume II, page 163, et à la page 363 de ce même volume.

Ce « Roi de Sardaigne, » « Empereur d'Afrique et Roi d'Écosse[3], » qui devait être frappé par derrière, assassiné peut-être au siège de Rouen (novembre 1562), avait promis à Georges Gluck, ambassadeur du roi de Danemark, que « devant que l'an fut révolu, il ferait prescher l'Évangile par tout le royaume[4]. » Ne tenant aucun compte de sa promesse, il s'attira une lettre de Calvin: « La royne s'ap-
« plique à vous seconder..... Sire, nous ne pouvons pas
« vous dissimuler que vous ne vous êtes pas aquitté, à
« beaucoup près, de ce que Dieu, à bon droit, requiert
« de vous[5] » (décembre 1561).

Et Calvin n'était pas le seul à juger aussi sévèrement le pauvre roi de Navarre. « Sa majesté, dit Régnier de La Planche[6], laisse aux Guises des partisans; — Catherine de Médicis le connaissait trop pour le craindre, et elle avait pratiqué tellement ses favoris et surtout d'Escars et l'Évêque de Mende, que rien ne pouvait se bastir en son conseil dont elle ne fût advertie, mieux et devant que lui-même. »

[1] D'Aubigné, *Mémoires*.
[2] *Lettres de Calvin*, II.
[3] Muret, 112.
[4] *Commentaires*, de La Place, édition du Panthéon, 121.
[5] *Lettres de Calvin*, II, 442.
[6] *De l'Estat de la France*, 420.

Disons plus : toute la gentilhommerie du temps connaissait le caractère du roi. Un jour, proposant sa médiation, « il ajouta qu'il demanderait au Roy la grâce. — Grâce ! lui répondirent les malheureux révoltés, vous en avez plus besoing que nous[1] ! »

Il avait rappelé de Lescars, un traître, il s'était aplati devant Guise, devant Catherine de Médicis, devant le pape, il avait fini par abandonner la cause qu'il avait promis de servir[2] ; il voulut répudier sa femme Jeanne d'Albret[3], dans l'espérance de se remarier avec Marie Stuart ; il avait renvoyé sa femme dans la Navarre.

Voilà ce que les historiens disent du roi de Navarre Antoine de Bourbon. Aussi M. Ernest Strœhlin (voir le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, année 1864, page 72) pourra-t-il dire quand il voudra caractériser Henri IV : « nature sensuelle, vulgaire, égoïste, vile au besoin, héritage d'Antoine de Bourbon. »

Il faut cependant faire la part des circonstances au milieu desquelles vivait le mari de Jeanne d'Albret. C'est quelquefois par dépit de la non-réussite de leurs généreuses idées que les historiens accablent tel ou tel personnage, le faisant, tout d'un coup, cause de l'insuccès du parti qu'ils tiennent pour le meilleur. Sans doute l'histoire impartiale doit reconnaître que le roi de Navarre ne fut pas une âme supérieure, mais ce n'était pas non plus une âme aussi vile que veut bien le ténoriser M. Henri Martin ; il n'était pas aussi digne de blâme que l'affirme le huguenot La Place et l'historien Ernest Strœhlin. Antoine de Bourbon, ne l'oublions pas, vivait dans un milieu perverti, où l'on se

[1] Régnier de La Planche, 377.
[2] H. Martin.
[3] Muret, 119.



débarrassait d'un grand à la manière italienne dague ou poison. Il y subissait des mœurs plus faciles à imiter qu'à combattre, il ne les avait pas formées, et s'il n'était pas très convaincu au point de vue chrétien, on peut affirmer qu'ils se comptaient ceux qui, dans la noblesse, étaient des chrétiens vraiment convaincus. Antoine de Bourbon, s'il fut faible, n'a jamais consenti au meurtre; il subit des affronts, il n'aimait pas plus à les faire qu'à les rendre. Lorsque les triumvirs avaient décidé d'enfermer et jeter à la Seine Catherine de Médicis, cousue dans un sac[1] (c'était le maréchal Saint-André, homme cauteleux et astucieux qui avait proposé ce moyen radical de se débarrasser de la Florentine), le roi de Navarre refusa énergiquement; et lorsqu'il fut mandé auprès de Catherine de Médicis, devait-il montrer une résolution quelconque, puisque, suivant Regnier de La Planche, il fut rencontré par une dame qui « lui dict à l'aureille qu'il se gardast bien de refuser à la reine de ce qu'on lui demanderait, parce qu'autrement il estait mort. » En des temps semblables, un caractère ordinaire, simplement bon, passe aux yeux des historiens d'un autre âge, pour pusillanime. La prudence, en ces jours de mort subite, est de la couardise en une autre époque; Antoine de Bourbon connaissait la cour; il savait que ses promesses sinistres n'étaient que trop réalisables, il en tenait maintes preuves. Ne s'était-il pas conduit bravement en 1560, au moment où le roi n'osa pas le frapper, — et, prévenu du danger qu'il courait en allant chez le roi, avait-il reculé? Il avait dit, se souvenant de l'histoire de la veuve de La Tour : « Si je meurs, conjurez ma femme qu'elle envoie « la dite chemise aux princes qui vengeront ma mort[2]. »

[1] Muret, 122. Brantôme.

[2] Le roy de Navarre dit au capitaine Ranty au moment de monter chez

Sans dire avec Bretaigne, l'officiel et hardi orateur du Tiers-État, que le roi de Navarre était très vertueux, très sage et très magnanime[1], nous devons affirmer qu'il comprit que l'Espagne se moquait de lui[2]; qu'il sut s'interposer entre les États de Pontoise et la régente[3], et que le plus exposé de tous, « assiégé de deux cornes du diable, d'Enars et l'Evesque d'Auxerre[4], il se plaignit quand il put, au moment même où les Guises étaient très puissants. Il savait cependant qu'un an auparavant ces mêmes Guises avaient eu la pensée, presque le moyen de le faire assassiner. Un mot de trop, un coup de dague. Antoine de Bourbon succomba aux tentations d'un temps corrompu: beaucoup ne sont pas décriés qui n'avaient pas ses qualités; si les protestants du XVIme siècle eussent été plus tolérants, ils n'auraient pas maintes fois provoqué la colère déjà allumée des catholiques royaux. Antoine avait reçu d'Henri III l'ordre de tuer le duc d'Alençon, il refusa.

Sans doute, l'irrésolution des princes est la mère et la porte de plusieurs grands inconvénients. « Aux grandes affaires, dit le cardinal d'Ossat, pour éviter un grand mal et obtenir un grand bien, il faut ôter quelque chose et se résoudre à temps et à point pour sortir d'un mauvais et dangereux passage le plus tôt et le mieux que l'on peut. Jamais on ne s'est trouvé bien de vaciller en ses conseils[5]. »

Le facile amant de la non moins facile du Rouet de la

le roi: Si je meurs..... que vous recouvriez la chemise que j'ay sur moi et la portiez toute sanglante à ma femme et à mon fils, et conjuriez ma dicte femme, par la grande amour qu'elle m'a toujours portée, et par son devoir..... Regnier de La Planche, 405.

[1] La Place, *Commentaires*, 141.

[2] H. Martin.

[3] H. Martin.

[4] *Lettres de Calvin*, II, 459.

[5] H. Martin.

Bérardière, le huguenot, incertain, apostat, le roi tremblant eût été un bon monarque constitutionnel, en un autre temps. Il fut, comme on dit vulgairement, trop bon, et de tout ce que l'on a pu écrire de lui, ce mot seul me paraît le plus vrai : « Tant y a que trop aisément il quitta à la royne mère sa régence et lui en bailla sa signature[1]. »

En étudiant Antoine de Bourbon, dans une thèse faite sur Jeanne d'Albret, nous avons cru bien faire en unissant dans la mémoire ceux qu'une cour perfide avait séparés.

A l'épouse d'un tel mari, il fallait une grande vertu, une inébranlable fermeté, une patience à toute épreuve, une longanimité au moins égale à la longue indifférence de ce mari ; Jeanne d'Albret eut toute la vertu, toute la patience nécessaires. A ce sujet, les témoignages abondent. Femme pure, vraiment honnête, sa réputation n'a jamais été attaquée par aucun écrivain. On a dit, et Bayle a répété ce bruit, que Jeanne, remariée à un comte de Goion, aurait eu de ce mariage, fait à petit bruit, un fils dont le descendant, M. Goion, pasteur à Bourdeaux, serait enfin mort à Amsterdam quelque temps après la révocation de l'Édit de Nantes. Nous renvoyons à l'histoire de M. Muret (p. 430-431) pour la réponse à cette invention ingénieuse.

Un jésuite, le père Maimbourg (il faut aussi se méfier de leurs louanges), en a fait un remarquable panégyrique : « Outre les qualités du cœur, elle en a eu de si grandes dans l'âme, dans le cœur et dans l'esprit, qu'elle eût pu mériter le titre glorieux de l'héroïne de son temps. » Heureusement, le jésuite Maimbourg n'est pas seul à louer la reine de Navarre.

[1] Regnier de La Planche, 417.

« Blessée dans sa dignité d'épouse et de mère par les « désordres de son mari, — navrée de son union avec les « ennemis de la Réforme, cette princesse était en proie à « la plus vive affliction. — La royne de Navarre, cepen- « dant, comme princesse très sage et vertueuse qu'elle « estoit, taschoit de réduire son mari, supportant tout ce « qu'elle pouvoit et lui remonstrant ce qu'il devoit à Dieu « et aux siens. Mais ce fut en vain, tant il estoit ensor- « cellé. Quoy voyant, elle n'avoit recours qu'aux larmes « et aux prières, faisant pitié à tout le monde, fors au « sieur dit roy. La royne mère, en ces entrefaites, tas- « choit de lui persuader de s'accommmoder au roy son mari ; « à quoy finalement elle fist cette réponse : que plus tost « d'aller à la messe, si elle avoit son royaume et son fils « en la main, elle les jetterait tous deux au fond de la mer, « pour ne lui estre en empechement, ce qui fut cause « qu'on la laissa en paix de ce costé [1]. » Et quand toutes les exhortations sont inutiles, quand Antoine de Bourbon se jette aveuglément dans le parti où il devait trouver la mort [2], Jeanne recommande encore son mari à Anne d'Este, son amie, femme de François, duc de Guise.

Une extrême rigidité de mœurs des uns est toujours la conséquence de l'extrême immoralité des autres. La dépravation de la cour de Catherine appelait la farouche austérité des huguenots vertueux. L'histoire aime à citer les noms de Jeanne d'Albret, de Catherine de Bourbon, sa fille, d'Olympia Morata, de Rénée de France, d'Éléonore de Roye, de Charlotte de Laval, de Jacqueline d'Entremonts, de Louise de Châtillon, fille de Coligny. Les gran-

[1] T. de Bèze, *Histoire ecclésiastique*, I, 689. *Lettres de Calvin*, II, 458.
[2] Le bruit courut que le coup qui l'atteignit ne serait pas parti des remparts de Rouent. — Muret.

des leçons de l'Évangile devenaient plus saissantes dans ces grandes infamies des guerres de religion. Il faut noter soigneusement ce point pour ne pas taxer Jeanne de pruderie, et, si ses paroles paraissent parfois hautaines, il faut penser que cette femme est aussi une reine.

Impérieuse et absolue! On le lui a reproché, et cela pourrait ressortir de la lecture de l'article du *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, année 1865, page 238. Jeanne d'Albret était reine, douée d'une volonté très déterminée[1]. Le fait d'avoir lu, à l'âge de dix-sept ans, une énergique protestation contre son mariage avec le duc de Clèves, caractérise, il est vrai, un caractère fier et hardi. Elle se sentait d'un haut rang. Impérieuse! « Jeanne d'Albret dit aux grands réunis aux États de Navarre et Béarn, qu'elle réformerait la religion de son pays, quiconque s'y apposant, dont plusieurs, voire des grands, s'en allèrent mal contents, et singulièrement quelques-uns qu'elle rabroua plus rudement que je n'eusse désiré, tellement que vous pouvez voir que nous ne sommes hors de danger de sédition[2]. »

Il est vrai que le témoignage de Merlin n'est pas contestable; mais il est difficile à une reine de se montrer douce et humble en présence de séditieux prêts à la révolte. Par position, les grands sont portés au commandement et à la dureté de paroles. Dans des cas nombreux, un roi, une reine, doivent parler en roi ou en reine; les lois, un droit divin qu'ils se sont arrogé, les ont placés au-dessus ou en dehors du commun des mortels; il faut accepter cette position exceptionnelle et anormale de ceux que les préjugés ou la sottise humaine ont placés au pouvoir absolu.

[1] Mme Abric-Encontre, *Les Femmes de la Réformation*, 107.
[2] *Merlin à Calvin.*

Jeanne d'Albret, reine, parle en reine. Son royaume était de ce monde; à elle de le sauvegarder en sauvegardant son peuple. Condamnable chez une épouse, ce ton hautain sied à la reine parlant à des mutins. Elle savait commander et agir mieux que son mari. Plût au ciel que tous les hommes de ce temps-là eussent été aussi logiques, aussi tolérants et aussi rigides qu'elle!

Avec quel soin elle a voulu s'occuper de ses sujets! Elle y a mis une constance admirable. Sa conversion au vrai culte de Dieu, au nom de Jésus-Christ, ne fut pas facile comme l'avait été celle de son mari. Elle s'est avancée avec prudence dans cette voie de la Réformation. « Se rendant à la cour de France, le roi de Navarre emmena son chapelain et honora de sa présence les réunions de réformés, quelque humbles que fussent ceux qui les fréquentaient. S'il n'y avait pas eu de danger, la reine qui penchait secrètement vers les doctrines nouvelles, aurait encouragé le roi; mais le clergé s'émut, le pape lui-même prit l'alarme, et des menaces de guerre furent prononcées; *la reine eut peur* et réprimanda son mari. Elle alla même jusqu'à sanctionner diverses mesures contre la religion nouvelle [1].

Antoine de Bourbon était allé au prêche et au culte du Pré-aux-Clercs. Là, des assistants assis dans cette prairie aujourd'hui occupée par la berge, le quai et la route longeant le faubourg Saint-Germain, chantaient les psaumes nouvellement composés par Marot. Il était de bon ton de s'y rendre. La reine de Navarre y fut conduite par son mari (1558) [2]. Elle ne fit profession de la Réforme qu'en 1560: elle le fit alors avec une persévérance digne d'être

[1] Mme Abric-Encontre.
[2] H. Martin.

offerte en exemple à toute la chrétienté [1]. La politique fut étrangère à cette conversion au protestantisme. La reine qui avait connu les principes de la Réformation, où penchait sa mère Marguerite morte pourtant catholique, éprouvait déjà du mépris et de la répugnance pour les méthodes italiennes en usage à la cour du roi de France; celle qui, en 1557, avait eu peur du pape, s'habituant à regarder de plus près ce fantôme papal, n'hésitera pas en 1558 à prendre parti pour l'Évangile contre le mensonge romain, et, devenant de plus en plus austère et chrétienne, se séparera dignement de son mari coupable [2] (février 1562), pour retourner dans son royaume de Navarre *vivre à la calviniste:* épouse obéissante, sujette docile, une fois entrée dans ses États, ses devoirs de reine la saisiront et l'obligeront. Elle temporisera encore avec le pape dont les prétentions sont au moins étranges et qui a voulu annuler son mariage. Mais à son mari qui oublie son titre de roi, elle répondra en reine offensée. Pendant qu'Antoine de Bourbon suit les flûtes et les tambours de la procession de Pâques fleuries, pendant que Condé protège les siens au prêche de Popincourt, — que Catherine et son royal imbécile s'enfuient à Fontainebleau, que les Guises règnent triomphalement sur Paris éternellement engoué, la reine de Navarre, déjouant les ruses des uns et les perfidies des autres, met à la raison ses sujets mutinés et fait arrêter Boulogne, émissaire du roi de Béarn avec l'étrange mission de soulever le pays. Ainsi la reine de Navarre gouvernait chez elle pendant le vivant même de son mari qui avait abandonné un trône pour une livrée, et une femme légitime pour une des *filles d'honneur* de Catherine.

[1] Th. de Bèze, *Histoire des Églises réformées.*
[2] H. Martin.

Antoine meurt (novembre 1562), la reine de Navarre, de plus en plus certaine de l'efficacité et de la nécessité d'une réforme dans la religion chrétienne, active ses relations avec Genève; protestante convaincue, elle *plante* le calvinisme en ses États (1563). Conquise à la vérité chrétienne, rien ne la fera changer. Elle aura quelques moments de découragement: « cette ardeur de laquelle elle « bruslait pour abolir la papauté est refroidie par la pra- « tique de quelques-uns, » écrira Merlin le 25 décembre 1563; mais du plus au moins, la vie de Jeanne d'Albret appartient désormais à « la cause, » elle ne variera pas; les Guises, d'accord avec l'Espagne, voudront briser la couronne navarroise[1]; on déclarera Jeanne déchue du trône de Navarre[2]; elle sera citée à comparaître devant le pape, auquel elle répondra fièrement; elle aliénera ses biens, vendra ses bijoux, consolera Coligny, soutiendra La Noue amputé; punira des rebelles à qui elle montrera qu'une reine doit être obéie même quand elle est hérétique[3]; convoquera les États de la Basse-Navarre, parlera, agira, pardonnera à la majorité, pendra les chefs. Au milieu de ces préoccupations, un poète, du Bartas, lui demandera un sujet de tragédie; elle lui jettera le nom tragique de Judith, et ce poète nouveau fera une tragédie dans un langage nouveau. Enfin, elle tombera morte au pied de l'autel paré de fleurs où son fils menait la sœur de Charles IX[4].

[1] Mary-Lafont, *Histoire du Midi de la France.*
[2] *Mémoires de Condé*, IV, 669.
[3] Mirasson, *Histoire des troubles du Béarn.*
[4] Mary-Lafont.

II

LA REINE DE NAVARRE ET L'EUROPE

Machiavel, qui connaissait assez bien l'histoire de son pays, a stigmatisé, comme il le fallait, chez le pape ce mélange d'égoïsme et de faiblesse qui lui faisait sans cesse appeler en Italie de nouveaux dominateurs, toujours prêt à les sacrifier à d'autres aussitôt qu'il les trouvait incommodes et dangereux. Cette politique au jour le jour aurait dû, sans doute, éloigner de Rome tous les souverains de l'Europe ; il semble que la ligne de conduite à suivre à l'égard du pape aurait dû toujours être celle qu'a si bien indiquée Richelieu. « Il est du devoir des rois d'honorer « les papes, comme vicaires de Jésus-Christ, mais aussi « ne doivent-ils pas céder à leurs entreprises, s'ils viennent « à étendre leur puissance au delà de ces limites. Cette « vérité est reconnue de tous les théologiens, mais il n'y « a pas eu peu de difficulté à bien distinguer l'étendue et « la subordination des deux puissances. En telle matière il « ne faut croire ni les gens du palais qui mesurent d'ordi- « naire la puissance du roi par la forme de sa couronne, « qui étant ronde, n'a point de fin ; ni ceux, qui par « l'excès d'un zèle indiscret, se rendent ouvertement par- « tisans de Rome [1]. »

Depuis longtemps le monde était averti des prétentions

[1]- Richelieu, *Testament politique*, chap. II, section 9, IIIme partie.

exorbitantes de la papauté ; et bien avisés furent les rois qui, toujours, s'en méfièrent. « L'image de Grégoire VII avait passé devant les yeux de ses successeurs, et l'Église avait repris l'ambition de ses grands pontifes. Par malheur, les monarchies européennes, arrivées au pouvoir, ne pouvaient admettre qu'un prince étranger eût action directe dans leurs États. » — (Histoire populaire de la France.)

L'illusion des papes était dangereuse pour eux et pour les États où elle s'exerçait. Lorsque Jean Tanquerel, en 1561, en pleine Sorbonne, osa soutenir que le pape a le droit de déposer les rois et les empereurs qui favorisent l'hérésie, les rois de France auraient dû se souvenir des longues vexations que le pape leur avait imposées au nom de Jésus-Christ. Et Jeanne d'Albret savait l'histoire de la Navarre : « sans autre motif que sa passion haineuse, sans autre prétexte que l'ambition de Ferdinand, le pape fulmina tout à coup contre Jean d'Albret et sa femme une bulle qui les déclarait schismatiques, *parce qu'ils suivaient le parti de Louis XII*, *son ennemi,* et donnait le droit à quiconque voudrait leur courir sus et les dépouiller de leurs États. C'est en vertu de ce titre que Ferdinand s'était emparé de la Navarre à force ouverte et par surprise, c'est le seul droit que ses descendants aient [1]. » La Navarre était un fief relevant de la couronne de France.

La réaction contre l'Espagne, manifestée dans la politique du saint-siège par Clément VII, aurait pu faire espérer à la France que la papauté ne travaillerait plus en faveur de la domination espagnole. Malheureusement les Italiens ne se décidèrent à agir pour la France que lors-

[1] Mary-Lafont.

que la ruine complète du parti français fut décidée à Pavie. « On vit, dit M. P. Lanfrey, un pape forcé de faire des vœux en faveur de l'Allemagne. » Clément VII irrita à la fois François Ier et Henri VIII en prêtant son appui à Charles-Quint. Le pape Paul III érigea l'Irlande en royaume sans avoir égard à l'érection que le roi Henri VIII en avait déjà faite, prétendant que ce pouvoir n'appartenait qu'à lui seul, au préjudice des rois de la terre. Paul IV, changeant de politique appela en Italie de nouveaux dominateurs ; cet ennemi le plus décidé de l'influence espagnole, passa pourtant toute sa vie à la servir malgré lui. Un instant Paul IV semble devoir servir la cause de la Navarre contre l'Espagne, en frappant Philippe II de l'anathème ; aussi Jeanne d'Albret (1559) lui envoye-t-elle Pierre d'Abret, évêque de Comminges. Le même pape, plus habitué à consulter sa passion que ses intérêts, avait enveloppé Élisabeth d'Angleterre dans sa rancune contre Philippe II.

« Ainsi, depuis le commencement du XVIme siècle, les papes s'étaient tour à tour proposé troits buts : celui de relever le pouvoir temporel du saint-siège, celui d'affranchir l'Italie et celui d'étouffer la Réforme et lorsque Paul IV mourut, 1559, ils avaient consacré leur propre dépendance, aggravé l'asservissement de l'Italie, par la double consolidation de l'Autriche à Milan et de l'Espagne à Naples et assuré le triompe de la Réforme en divisant les forces de l'Empire toutes les fois qu'il avait été à la veille de l'écraser [1]. »

Pie IV (Ange de Médicis) le successeur de Paul IV, que les États généraux de France avaient considéré comme un souverain étranger (août 1561), lui, de l'au-

[1] Lanfrey.

torisation duquel l'Hôpital devait dire qu'il fallait se passer pour l'aliénation des biens du clergé (juin 1563), continuant la tradition néfaste du saint-siège, contribue pour son argent à la guerre civile en France (27 septembre 1562), après avoir écrit à la reine mère au moment du colloque de Poissy, et avoir tenté de gagner Jeanne d'Albret elle-même. Jeanne d'Albret implante le calvinisme en Béarn (1563), suffisamment renseignée sur la politique des papes; elle est citée à comparaître à Rome dans le délai de six mois, elle devait avoir comparu en personne en septembre de la même année. Le décret fulminant du pape dépouillait Jeanne d'Albret de ses États et tendait à donner le Béarn et la Haute-Navarre à l'Espagne, tout comme Jules II avait donné ce royaume à Ferdinand. L'Espagne a profité de cette iniquité.

Que devait faire Jeanne d'Albret contre ce pouvoir despotique et suranné, ennemi de toutes les royautés, contre cette autorité factice qui détruisait tour à tour les autorités réelles, suivant son caprice ou sa passion, qui faisait et défaisait les mariages (plût au ciel qu'il eût empêché le mariage de Henri IV et de Marguerite)! Elle devait lutter, elle lutta. Le légat Alexandrino, d'un pape gibelin, ne daigna pas saluer la reine Jeanne en voyage! Un cri de liberté s'était fait entendre en France. La Place disait: il faut se joindre contre l'oppression du pape. La royauté devait profiter de l'élan donné par la Réforme contre les papes[1].

C'est ce que faisaient les prudents royaumes du Nord. L'Espagne ne le faisait pas, par mépris pour la papauté qu'elle dominait; la France ne le fit pas non plus, à cause du même mépris, sentiment que les politiques doivent ban-

[1] E. Chastel, *Le Christianisme, âge moderne*, 57-58.



nir de leur tête. Jeanne d'Albret ne voulant pas lutter de perfidie avec la perfidie de la curie romaine, se montra digne et fière avec le *porte-clefs du paradis*. Cela démontre la netteté de son sens politique, la grandeur de son caractère. M. Muret a inséré, en sa magnifique teneur, une lettre que Jeanne d'Albret adressait à d'Armagnac, porte-plume du pape (page 152). Jeanne écrit en reine, en savante, en femme qui connaît ses devoirs. Si la curie romaine ne fut pas satisfaite c'est, décidément, que la curie romaine n'était pas raisonnable.

Or, le pape qui enlève des États à des rois et à des reines, étant en même temps le vicaire de Jésus-Christ, les rois et les reines se demandèrent par quel miracle nouveau Celui qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête et qui mourait d'un vil supplice, s'était délégué pour piller les couronnes et pour martyriser les hommes, en la personne d'un vicaire. Jeanne d'Albret, particulièrement, dès qu'elle put s'occuper des choses de son royaume, dut concevoir pour une autorité aussi versatile une médiocre estime. Quoi que pût faire le pape, en ce moment, il tombait dans la haine et dans la pitié méfiante de la reine de Navarre. S'il donnait suite à la citation de comparaître, Jeanne riait d'une autorité impuissante. Quand on porte un décret, ne pas pouvoir l'exécuter strictement et amplement, c'est tomber dans le ridicule. Si, au contraire, comme il le fit, le pape laissait tomber la citation fulminante, on souriait d'autant plus de tant de bruit pour si peu de chose. Mais au fond, comme cela était ennuyeux, vexant et subversif, un bon roi prenait ses précautions pour que le successeur de saint Pierre tendît ses filets autre part que dans les domaines royaux, car cela troublait les royaumes, agitait ou timorait les consciences.

Cela tuait la foi elle-même, la foi en Jésus-Christ si mal représenté par son vicaire.

« La papauté, vue de trop près par les Français pendant les guerres d'Italie, dès la fin du XVme siècle, avait perdu pour eux, dès cette époque, une partie de son prestige. — Lutteroth. » « Toutes et quantes fois, dit Étienne Pasquier, que l'Église a pris le glaive, Dieu a tout aussitôt laché la bride aux schismes ou aux hérésies. »

Il valait mieux prendre carrément parti pour une de ces hérésies qui sauvent les royautés, laissant la barque papale naviguer à son gré au milieu des tempêtes qu'elle s'était plu à soulever.

Reine, Jeanne d'Albret le comprit. La chrétienne s'indigna, la femme outragée se releva, la reine écrivit de sa royale main à toutes les têtes couronnées, menacées comme elle, — et, réussissant devant Dieu et devant les hommes. elle fut félicitée par Catherine de Médicis, par Calvin, par toute l'Allemagne, par la reine d'Angleterre et par le roi Philippe II lui-même.

NAVARRE ET ESPAGNE. — Comme on ne saurait concevoir, dans l'antiquité, Athènes sans Lacédémone, ni Rome sans Carthage, aussi dans le XVIme et le XVIIme siècles, on ne saurait concevoir ni comprendre la France sans l'antagonisme de la monarchie espagnole. Michelet, voulant écrire les guerres de religion prend pour base de son livre, ces deux mots : *Espagne et Protestantisme*. La papauté, ayant soulevé par ses prétentions les colères du monde entier, avait elle-même déchaîné la révolution, fruit naturel et fatal de toute oppression. La tempête gronde, le flot monte. « Rome n'avait à opposer à ce débordement terrible qui menaçait de la submerger pour jamais, que les in-

trigues et la vénalité de quelques prêtres athées. A cette heure de détresse, le secours lui arriva du pays qui venait de lui offrir l'épée de Charles-Quint [1]. » Les huguenots s'appuyaient sur l'Angleterre, les catholiques sur les Espagnols.

La position de la Navarre, située entre l'Espagne et le reste du continent, donne une idée de la position de Jeanne d'Albret relativement à l'Espagne. Si cette dernière puissance avait consenti à rester dans les limites de son gouvernement, Jeanne aurait pu vivre de son côté et l'Espagne du sien, sans aucun danger. Mais rien n'est plus redoutable qu'un puissant voisin mal conseillé. Jeanne pouvait-elle oublier Ferdinand et la moitié de ses sujets confisqués par lui! Et ces droits donnés par Dieu lui-même, l'Espagne n'y renonçait pas! Injustice espagnole, car les droits héréditaires de Jeanne d'Albret sur la Navarre valaient bien ceux de Philibert Emmanuel sur la Savoie [2]. Mais le roi d'Espagne était puissant, et le pouvoir sanctifie parfois le vouloir. « Philippe II portait les couronnes de Castille, de Navarre et d'Aragon, et celle de Portugal. Il était maître de la Sicile et de la Sardaigne, de Naples et de Milan, en Italie; du Roussillon, de la Franche-Comté, du Charolais, de l'Artois et de la Flandre, en France; des Pays-Bas aux bouches de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin. Il régnait en Amérique et dans l'Océanie. Le soleil ne se couchait pas sur ses États, et l'on disait alors : Quand l'Espagne remue, le monde tremble [3]! » Cette Puissance énorme se servait de Rome contre la Navarre; la Navarre dût se servir de la Réforme contre les empiétements du roi très ca-

[1] Lanfrey.
[2] H. Martin.
[3] *Histoire populaire de la France.*

tholique. Des missions furent organisées où l'Évangile était prêché, même dans les États espagnols où florissait l'Inquisition. « Les Aragonais, voisins du Béarn, embrassèrent la religion nouvelle. Si l'Inquisition n'y avait pris garde, la religion protestante aurait couru au travers de toute la péninsule comme un feu follet [1]. » Et, si le remède eût été différé de deux ou trois mois seulement, toute l'Espagne aurait été en feu.

Un monde ancien et un monde nouveau se trouvaient en présence dans le cœur même des États de Jeanne d'Albret, la Navarre était la pointe aiguë que la Réforme poussait dans le cœur même du catholicisme, et, en agissant ainsi, la Réforme n'était nullement agressive. Jeanne d'Albret protégeait ses États menacés par le colosse espagnol. En 1561, le tenace Philippe II tâchait de circonvenir Antoine de Bourbon, mari de Jeanne d'Albret et roi de Navarre, il lui promettait des royautés chimériques en Sardaigne et en Afrique, en échange de ses droits sur l'héritage de ses ancêtres; en 1560, il devait envahir le Béarn; en 1561, Philippe II se reconnaît le chef et conducteur de l'entreprise qui soumettait le Béarn et la Navarre à sa domination; il envoie des soldats aux catholiques français; en 1562, il donne des troupes aux Guise; dans le mois de mai de la même année, il offre 36,000 combattants aux catholiques; il fomente des troubles en Béarn (1563), il fournit aux roi de France 1700 chevaux. Catherine s'aperçoit enfin des menées ambitieuses de la cour d'Espagne; elle laisse dans les Pays-Bas Albe qui voulait à toute force venir dominer en France [2]. En 1567, la même Catherine de Médicis, inconséquente, comme tous les méchants im-

[1] Jules Simon, *Liberté de conscience*.
[2] H. Martin.



plore le même duc d'Albe par Castelnau, ambassadeur à Bruxelles; l'Espagne prête de l'argent (juin 1569) afin de conduire une expédition contre le Béarn. A l'entrevue de Bayonne, l'Espagne avait demandé l'interdiction du culte hérétique dans tous les lieux voisins de la frontière espagnole, — et cette demande la France l'accorda! « Si vous voulez châtier les rebelles, disait Philippe II aux Guises, je suis à votre disposition. » Tout, dans la politique espagnole tendait à la ruine du royaume de Jeanne d'Albret, or, l'Espagne puissante réussissait partout. Suivant le mot de Villevieille, elle gagnait des batailles où elle ne combattait même pas. Montgommery, vainqueur des Français en Béarn, faisait encore l'affaire de l'Espagne (1569). Jeanne d'Albret pouvait espérer un pape guelfe; elle n'avait rien à attendre de bon du côté de l'Espagne.

Écrire, méditer, agir sans cesse, se confier dans son bon droit, s'armer résolument, tenir en respect, elle reine d'un petit État, le monarque devant qui « le monde tremble; » arracher à ce roi des félicitations, se montrer habile et prudente. — Jeanne d'Albret était née pour cela. Et, en même temps, se ménager toujours des alliés: « l'un, écrit-elle, je sçay qu'il hait la religion que je tiens, je n'aime pas la sienne aussi, mais pour cela je m'asseure que nous ne laisserons pas d'estre amis et voysins, et n'ay si mal pourveu à mes affaires et ne suis si destituée de parens allyés ni amis, tant privés qu'estrangers, que mon remède ne soit prest, s'il en usait autrement » (Jeanne d'Albret à Armagnac[1]).

« On craignait de voir Philippe II introduire en France l'inquisition espagnole, donner les charges aux étrangers, exiger des subsides extraordinaires, écraser le pays avec

[1] Muret, 153.

des armées, peut-être même s'emparer des villes françaises. On courait le risque de voir une défection de toute la noblesse[1]. »

C'est pourquoi Jeanne d'Albret, exploitant le légitime sentiment de la noblesse française, triomphait déjà de l'Espagne, ayant rendu populaire une guerre prochaine contre l'Espagne. La cour de Charles IX avait trouvé en cela un regain de popularité, et si ce ne fut qu'une apparence pour tromper plus aisément l'amiral Coligny, il faut avouer que Catherine de Médicis se trompa singulièrement en faisant de l'expédition d'Espagne un expédient, tandis qu'elle était vraiment le salut du trône.

NAVARRE ET FRANCE. — « L'autre païs qui me soutient, dit Jeanne dans sa lettre déjà citée, c'est l'appuy, c'est la racine dont le plus grand honneur que j'aye est d'en estre une petite branche; et lequel n'abhore la religion réformée, comme vous dites, la permettant près de sa personne aux grands.... et puis parmi tout son royaume. »

Par l'Italie papiste et par l'Espagne catholique, Catherine de Médicis conduisait la France contre la Navarre ; mais comme la Navarre était un fief dépendant de la couronne de France, elle devait la préserver contre les attaques incessantes de la papauté et de la royauté très catholique. De là, une situation très singulière pour la Navarre vis-à-vis de la France. Les actions de Jeanne d'Albret à l'égard de la France étaient forcément subordonnées à la manière d'être de la France avec l'Espagne et avec les huguenots. Or, Catherine de Médicis, en face du grand Guise inclinait vers les réformés et vers l'Angleterre, et

[1] Ranke, *Histoire de France.*

en face de Condé, elle penchait vers les catholiques. La politique de cette nièce de Clément VII, femme de François Ier, oscillait sans cesse : « Détruire les Bourbons, c'était maintenir la tyrannie des Guises ; détruire les Guises, c'était livrer la France aux Bourbons ; ce n'était pour Catherine que changer de maîtres [1]. » Variations en France, variations entre l'Espagne invariable et le pape parfois guelfe, généralement gibelin ; reine régente de France, parente du pape, papiste elle-même, Catherine de Médicis flottait dans ses décisions pour ou contre Jeanne d'Albret. Au fond, elle était toujours son ennemie, parce que le vice déteste toujours la vertu. On conçoit les difficultés de cette position pour la reine Jeanne, tantôt choyée, tantôt bafouée par la cour de France. Cette appréciation des rapports de la Navarre avec la France, sous le règne de Jeanne, ressortira plus clairement de l'énoncé de quelques faits incontestables, tirés du domaine si majestueusement nu des faits.

En 1559, la paix de Cateau-Cambrésis est une arrière-pensée de renversement ; en 1560, c'est un bruit public que Catherine de Médicis porte les sieurs de Guises contre les rois de Navarre ; en 1561, Catherine de Médicis se replie du côté des Bourbons ; elle soutient le chancelier de l'Hôpital, dont Jeanne d'Albret devait demander plus tard le rappel aux affaires. Femme sceptique, politicienne beaucoup trop habile pour réussir, tantôt pour les Guises, tantôt pour les Bourbons, résignée aussi aisément à entendre la messe en français qu'à s'enfuir à Fontainebleau, il semble que son plan dernier fût bien la ruine du protestantisme en France. « Femme plus conseillée de passion que de raison, dit Tavannes, » elle ne méritait d'être obéie

[1] H. Martin.

qu'à demi par ceux qui la servaient et n'être redoutée entièrement que par ceux qui étaient au moins ses égaux.

La conduite à suivre par Jeanne d'Albret avec la France, était d'autant plus difficile que le caractère de Catherine était hypocrite. Quel terrain choisir? Sur qui compter avec des fondrières semblables? Catherine de Médicis, Henri II, Charles IX? Quoi? — Rien.

Et ce rien, ce mélange d'odeurs léthifères et de royauté féminine, il fallait le ménager. Là se trouvait un fils chéri, espérance de Jeanne. Se révolter? On était à temps de le faire. On le fera quand la mesure sera comble, quand Henri-Vendomet sera sauvé, quand la noblesse française vomira les Guises insupportables et les Espagnols trop longtemps supportés. Chassée de son royaume, la reine de Navarre se révolte. Qui osera l'en blâmer? La liberté a cela de beau qu'elle rehausse les rois eux-mêmes quand on la leur enlève. La France......... non, Catherine de Médicis a chassé de ses États une reine dont la conduite eût sauvé la France jusqu'à nos jours! Le sens politique de Jeanne d'Albret la dirigeait sûrement quand elle hésitait à allier son fils à Marguerite et quand elle refusait de se rapprocher de Catherine de Médicis et de sa cour empoisonnée.

NAVARRE ET ALLEMAGNE. — Du côté de l'Allemagne, il semble tout d'abord que la Navarre n'avait rien à craindre et même qu'il y avait du bien à espérer. Il est vrai, parfois l'Allemagne envoie aux alliés de la reine de Navarre des secours en hommes. Ainsi, en 1558, Condé reçut 9,000 lansquenets ou reîtres; mais, dès le premier jour, ces étrangers réclamèrent leur solde; et d'ailleurs si les Allemands ont envoyé des secours aux protestants, l'esprit

des princes allemands ne sympathisait pas avec l'esprit qui animait Jeanne d'Albret et le mouvement français du XVIme siècle. Ils étaient mal disposés, ces Allemands, pour la malheureuse reine de Navarre. Les guerres civiles de France leur semblaient des insurrections du peuple; ils avaient raison dans ce sens. La féodale Allemagne n'aurait pas voulu donner gain de cause à des inférieurs luttant contre leurs supérieurs, à des vassaux en guerre avec leurs suzerains. Puissance à demi enfoncée dans les ténèbres du moyen âge, malgré Luther et la Réforme, elle était certainement moins éclairée que la France et la Navarre. En 1567, la plupart des princes luthériens, croyant à une rébellion, refusèrent leur concours aux protestants français; l'électeur palatin seul envoya quelques aventuriers..... Que de fois les huguenots dépêchèrent leurs agents pour ne rien obtenir! Une fois, en 1562, les protestants et Jeanne d'Albret demandèrent à l'Allemagne sa médiation pacifique. Les ambassadeurs de l'électeur palatin répondirent en 1567. Il fallut cinq ans de réflexions pour que l'électeur palatin et cinq autres princes allemands se décidassent à parler au roi en faveur des protestants. On ne dira pas que les Allemands agissent à la légère!

En politique, l'intérêt direct et personnel est toujours en jeu. Celui qui croit au désintéressement des princes est sur le grand chemin des désanchantements. L'Allemagne ne sentait pas un grand besoin de secourir la Navarre; elle a agi négativement, par haine de l'Espagne et non par amour de la vraie foi chrétienne. Maurice de Nassau, combattant en France en 1571, agit contre l'Espagne. La question de religion était très secondaire pour l'Allemand combattant en France. Le soldat y trouvait une solde, l'aventurier, des aventures, et le prince, des intrigues et

des champs de bataille. Quant à la religion, l'Allemagne avait voulu s'affranchir chez elle ; les princes avaient brisé avec le clergé papal et le pape, libre aux autres nations de se livrer à ce nettoyage domestique. Ils ne tenaient pas beaucoup à voir les autres peuples garantis comme eux ; il fallait bien que la vermine papale pût vivre quelque part, puisqu'ils l'avaient chassée de chez eux. Les Allemands sont trop réfléchis pour n'avoir pas vu et pensé cela. Jeanne d'Albret n'avait pas grand'chose à espérer de ce côté. Oui, la noblesse allemande entendit souvent les plaintes des réformés français, mais le résultat fut faible. On sait que pour payer les avides lansquenets, l'armée française fut obligée une fois, du soldat au général, de donner tout l'argent qu'elle portait avec elle. Fait unique dans l'histoire, dit un historien de ces temps. Du reste l'Allemagne était très éloignée du Béarn et de la Navarre, les relations n'étaient pas faciles. Elle était elle-même fort embarrassée dans ses affaires. La force qui aurait pu faire triompher Jeanne d'Albret et la Réforme en Occident ne dépendait pas du pouvoir civil qui a toujours tort de s'ingérer dans les affaires de la conscience.

NAVARRE ET ANGLETERRE. — La plus constante ennemie de l'Espagne fut l'Angleterre ; c'est pourquoi l'Angleterre fut la meilleure alliée de la Navarre. Toutes deux reines, Jeanne et Élisabeth souffraient de l'influence papale. On avait volontiers oublié la velléité de conquête du siècle précédent ; l'Angleterre laissait mourir ses droits sur la Guyenne ; il n'en restait entre la Navarre et l'Angleterre qu'un vague souvenir de batailles et de dangers supportés ensemble. Élisabeth d'Angleterre avait compris Jeanne d'Albret ; elle avait maintes fois fait prévenir ce pauvre



Antoine de Bourbon qui se perdait à tous moments. Il est très probable que la reine de Navarre n'avait pas attendu d'être enfermée à La Rochelle pour écrire à *sa bonne sœur* d'outre-Manche. Aussi quand Jeanne d'Albret, étant à La Rochelle, lui demande du secours, la reine d'Angleterre envoie une somme considérable d'angelots d'or, marqués aux armes de France et d'Angleterre. Longtemps encore l'Angleterre conserva cette naïve prétention, établie sur des droits aussi sérieux que ceux de la maison de Guise sur Jérusalem ou de la maison de Savoie sur Chypre.

Mais ces envois faits par l'Angleterre n'étaient pas sans quelque nuance d'intérêt. Ces angelots étaient le prix de même quantité de marchandises, sel, poivre et autres denrées, que les armateurs de La Rochelle rapportaient du Nouveau-Monde. Il faut le dire avec regret pour les Réformés : ils ne se sont pas toujours contentés d'être épiciers. Ils ont vendu des villes. Si les Guises appelaient les Espagnols en France, les Bourbons appelaient les Anglais, sujet de douleur pour l'âme du grand Coligny[1]. En s'adressant aux Anglais, Jeanne d'Albret engageait ses bijoux et les diamants de sa couronne, mais elle engageait aussi le Havre, qui ne lui appartenait pas. Les huguenots s'empressèrent de le reprendre, lors d'une de ces paix mal bâties qui duraient ce qu'elles pouvaient.

Chassée de son royaume, obligée de demander du secours à l'étranger, sentant que le pays qu'elle aimait était en proie à la plus horrible des guerres civiles, courant d'un champ de bataille à un autre champ de bataille, consolant Condé, soutenant La Noue, combien l'âme de Jeanne d'Albret était éprouvée ! Quel surcroît de douleurs ! Et quel homme aurait résisté aussi longtemps ?

[1] H. Martin.

De toutes parts les périls et les embûches ; des ennemis puissants, les plus puissants de la terre, des amis intéressés et proverbialement perfides, un royaume divisé, en proie à toutes les horreurs du fer et du feu ; qui pouvait consoler cette grande âme que Dieu semblait poursuivre par la voix du pape? Où trouver un refuge contre la violence d'une tempête aussi prolongée ?

Tel est le résultat de toutes les luttes de principe, dit M. Muret, dans son excellente histoire de Jeanne d'Albret ; la communauté d'opinions devient l'unique lien qui unit les hommes. L'étranger qui est votre frère en croyances vous est un compatriote ; le compatriote ennemi de votre foi est moins qu'un étranger.

JEANNE D'ALBRET ET GENÈVE. — La pensée de Jeanne d'Albret devait se rencontrer avec celle des Réformateurs et surtout des Réformateurs de langue française. L'esprit français, clair et radical, étant donné un mal à réformer, tend à l'extirper jusque dans ses racines, au risque de mettre la révolution à la place de l'évolution. Jeanne d'Albret connut Lefèvre d'Étaples, vieillard que Marguerite de Navarre protégeait. Elle dut concevoir le christianisme tel que l'enseignait l'école de Genève. En se conformant à ses principes, elle évitait l'imitation et l'influence de l'Allemagne luthérienne et de l'Angleterre épiscopale. Elle donnait à son peuple une forme de religion plus élevée, plus spirituelle et plus rénovante ; elle rétablissait le christianisme dans son état héroïque, laissant de côté le papisme et ses cérémonies oubliées par Luther dans la Réforme allemande, surcroît nuisible que la religion de Jésus-Christ n'a pas ordonné, et que le paganisme a importé dans le papisme naissant.



Jeanne d'Albret, humiliée par son époux, menacée par le pape, craignant une noblesse par trop remuante, se tourna vers Calvin. Calvin était autoritaire. « Lycurgue nouveau, dit Vinet, il avait fondé sur le rivage de l'exil une Sparte théocratique, c'est-à-dire la tyrannie sous forme de la liberté. » Jeanne connaissait depuis longtemps cet esprit rigide et logique qui raisonnait de Dieu avec la même rigueur que le pape jugeait les trônes; elle estimait ce grand raisonneur et, ce qui nous choque tant dans ce grand caractère de réformateur, convenait encore à la fière reine de Navarre. Calvin lui-même ne négligea jamais ces moyens d'influence que lui donnaient ses préférences aristocratiques. On trouverait dans des considérations royales le dernier mot des rigueurs de Calvin contre ceux qu'il appelait aussi des hérétiques. Le Français malin avait grand raison de l'appeler le *pape de Genève.* Froid et méthodique, droit, austère comme Caton, grand ami de la justice et même justicier, faisant passer la sensibilité en dernière ligne, ennemi de toute immoralité, caractère de fer dans un corps de roseau, Calvin avait saisi l'esprit de Jeanne d'Albret. Les ministres protestants, émanations de Calvin, qui étaient auprès d'elle lui donnaient des consolations que Rome et le cardinal d'Armagnac auraient en vain tenté de lui offrir; revenue des illusions de ce monde, et, comme sa mère, disant : « rien ne m'est plus, plus ne m'est rien ! » C'est au fond de sa pensée qu'elle aimait à retrouver l'image de Celui qui a souffert pour nos péchés et qui a sauvé le monde. Jeanne d'Albret raisonnait cela comme elle raisonnait aussi les lois de son royaume dans son code : *le styl de la reine Jeanne.*

Éloignée du papisme par la politique, la politique la rapprocha du calvinisme. Enfin la foi vint en elle par le raisonnement des affaires de ce monde. Dieu se sert de

tels moyens qu'il lui plaît pour conduire les âmes à la vertu et au salut : quand il s'agit d'une reine ce salut peut entraîner celui d'un peuple.

Les relations de la Navarre avec Genève furent constantes et très suivies à partir de la conversion de la reine. Calvin plaint, console, désapprouve parfois et soutient toujours Jeanne d'Albret. Il avait rappelé à Jeanne le devoir d'entreprendre l'œuvre de la Réformation en Béarn (17 novembre 1562)[1] ; il promet à Antoine de Bourbon gloire, honneur et richesses, s'il sait persévérer dans cette œuvre de bien ; mais ce n'est pas dans ces lettres d'affaires d'État, ni dans ces intérêts temporels qu'il faut chercher l'influence salutaire de Genève sur Jeanne d'Albret ; c'est dans ces relations à jamais perdues où ces Réformateurs faisaient comprendre à l'épouse malheureuse les consolations ineffables de Celui qui a dit : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! » La reine aimait l'esprit droit et austère de Genève, elle fut ravie de joie quand elle retrouva le Christ que la papauté avait depuis longtemps vendu pour plus de trente deniers : il y avait tant de Judas dans le papisme !

Ainsi du côté du pape trahisons et craintes perpétuelles, égoïsme, abandon total de la doctrine de Jésus-Christ, ligue avec Philippe II ; Philippe II convoitant l'héritage de Jeanne d'Albret, la France corrompue, l'Angleterre perfide, l'Allemagne rapace. Genève seule relève sans relâche le courage toujours plus éprouvé, parfois chancelant d'une reine abandonnée de son mari. Telle était la position de Jeanne d'Albret avec l'étranger, et, dans cette position, elle avait résolu de planter la Réforme au milieu de ses États.

[1] Voltaire.

III

NAVARRE ET BÉARN

La reine de Navarre possédait les duchés d'Alençon, de Berri; les comtés d'Armagnac, de Rodez, etc., que Marguerite avait apportés en dot, le gouvernement de la Guyenne donné à titre héréditaire à Henri II d'Albret par le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon. La maison de Navarre fut encore enrichie du duché de Vendôme, du comté de Marle et de quelques autres seigneuries.

Par delà les monts — usurpation de l'Espagne — Pampelune, Estella, Tudela, Viane, Arcos, Tafalla, Lérion, Olite, Puente de la Reina; — en deçà Saint-Jean Pied de Port, Pau, Orthez, Navarreins, Oléron (Lescars (deux évêchés), Foix, Pamiers, Tarascon les Foix, Saverdun, Mazères, Tarbes, Cauterets, Bagnères; Nérac, Mont-de-Marsan, Tartas, depuis l'avènement de la famille d'Albret.

« A travers une longue série de guerres sanglantes et de révolutions, ce royaume, fondé au IXme siècle et conquis par Ludwig le Pieux, avait fini par tomber, en 1290, après l'extinction de la race des Centulle, dans la maison de Foix, et de la maison de Foix dans celle d'Albret, en 1448, au moyen d'un mariage de Jean d'Albret et de

Catherine de Foix, sœur et héritière du roi François Phœbus.[1] »

Les Béarnais tendirent toujours à conserver leur indépendance. On sait que Henri IV leur dit, au moment où il devint roi de France : « Ce n'est pas le Béarn que je donne à la France, c'est la France que je donne au Béarn.[2] »

La tendance de tout chef de royaume est d'uniformiser le pays et d'arriver à une centralisation telle que le roi soit vraiment la tête de ce corps obéissant et un. Tout royaume étant composé de quatre classes d'hommes : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et le peuple, le chef de l'État doit commencer par s'attirer l'affection de chacune de ces classes. A défaut d'affection il doit obtenir la crainte. Cela est plus ou moins difficile suivant les temps et les lieux.

La noblesse du XVIme siècle offre partout le même spectacle, ce qui facilite l'étude que l'on veut en faire.

En France, les seigneurs ayant perdu beaucoup de leur puissance crurent voir dans le luthérianisme l'image d'une espèce de République fédérative telle que celle de l'Empire germanique.

« On a dit que la conscience religieuse masquait la résistance de l'aristocratie à la royauté ; il y a dans cette affirmation une part de vérité et je le reconnais d'autant plus volontiers que cette affirmation concorde parfaitement avec la filiation des idées qui ont dominé la seconde moitié du XVme siècle et le XVIme tout entier : 1° élargissement du champ des spéculations philosophiques ; 2° revendication de la liberté de conscience ; 3° résistance au pouvoir absolu ; trois termes qui s'enchaînent et qui expli-

[1] Mary-Lafon.

[2] Jean Favre, *Histoire de la famille Dufort de Duras.*

quent très nettement les événements compris entre les années 1515-1589 (G. Planche. — *Revue des Deux Mondes*, août 1857). Ce même auteur ajoute : « Sans la liberté de conscience qu'elle revendiquait, une partie de la jeunesse française n'eut jamais trouvé moyen de tenir tête à la royauté. » C'est pourquoi la noblesse pour assurer son indépendance contre la royauté profita de la Réforme pour l'élever comme une digue permanente contre le retour des anciens abus[1]. Ce qui prouve que chez la noblesse le mouvement de réforme fut calculé, politique, antiroyaliste, c'est que dans les pays où la royauté était devenue protestante, comme en Béarn, elle se ligua avec le papisme, n'ayant du reste pour guide dans ce choix que son intérêt lui-même, bien ou mal entendu. Jeanne d'Albret avait dit elle-même à Antoine de Bourbon, au sujet de la religion : « Consultez vos intérêts. » Et quelque historien que l'on étudie, la Réforme, dans son ensemble comme dans ses détails, est toujours et partout l'ambition de la noblesse luttant contre l'ambition de la royauté. Régnier de La Planche dit : c'est l'ambition d'une famille qui est toujours funeste à l'aristocratie.

A mesure que Jeanne d'Albret raffermissait son autorité, les de Lusse, les Beauvoir, les Beaumont, les Odaux, Blavet, Sainte-Colombe, Damesan, Gerdretz, Escars, Aspremont, de Lurbe, La Motte-Gondrin, de Sales, de Sus, Armagnac, d'Ange, Rossignac, de Noailles, tentés en Navarre par l'exemple des Guise en France se demandaient pourquoi ils obéissaient à une femme. C'était de la démocratie dans l'aristocratie. Cela créait pour Jeanne d'Albret des embarras d'autant plus grands qu'elle était obligée d'approuver chez Coligny la rébellion qu'elle com-

[1] E. Chastel, *Le Christianisme dans l'âge moderne*, 57.

battait chez de Lusse et Beaumont. Coligny protestant chez un souverain catholique était en rébellion contre son roi au même titre que de Lusse catholique chez un souverain protestant. Ils combattaient tous deux au nom de leur liberté de conscience, au fond pour les droits féodaux que la royauté démolissait.

Cependant, en Navarre, une certaine partie de la noblesse se grouppait autour du trône de Jeanne d'Albret et pour elle. Ozance, la Rochefoucauld, les comte et vicomte de Rohan (de sang royal), les La Force, Gramont, haute et puissante maison ; de Lons, Luger, Montamar, serviteurs fidèles entre tous, Odaux, de Piles, Régin (évêque); les vicomtes du Quercy Gourdon, Paulin, Bourniquel, Montclar, Biron, Arros et tant d'autres, étaient toujours prêts à donner au trône de Navarre l'appui de leur épée et de leur sang, mais agissant pour la reine ils obéissaient encore à la voix de leurs intérêts. Le pasteur Merlin écrivait avec raison à Calvin ces mots très significatifs : « les grands ici ont peur de ne plus avancer à la cour des rois s'ils se montrent papistes; » et, dans la même lettre Merlin dit encore : « Ceux qui ont le plus de puissance en ce pays, après la reine, et sans lesquels il est difficile de faire quelque chose de bon, sont ceux qui retardent le plus la Réformation. » « Il ne faut pas voir les choses en aussi bon état qu'on vous le dit, écrit-il encore à Calvin. » Et autre part : « Les uns sont ennemis de la Réformation, ennemis ouverts; les autres craignent de s'en mêler; les autres n'ont pas de prudence pour le faire. » « Avortons dégénérans de noblesse, ils n'auraient pas dit, comme Montgomery au moment où ses enfants étaient dégradés : Je consens qu'ils le soient, s'ils n'ont plus la vertu des nobles pour se relever. Déjà la noblesse

commençait à s'aplatir, en France et en Navarre, comme elle l'avait déjà fait en Espagne et en Italie, parce que le pouvoir royal et le clergé avaient tout fait pour la rendre méprisable. C'est avec raison que Jean d'Aubigné, montrant sur le pont d'Amboise les têtes ensanglantées de ses amis, disait : « Ah ! les bourreaux ! Ils ont décapité la France ! » Après la bataille de Saint-Denis où tant de sang français fut versé de part et d'autre, c'est aussi avec raison que Villevieille dit ce mot célèbre : « Ce n'est ni le roi, ni les huguenots qui ont gagné la bataille, c'est le roi d'Espagne! » indiquant par là que la royauté de France, antagoniste de celle d'Espagne, avait tout à perdre dans ces mêlées fratricides.

Si, descendant plus bas dans l'analyse, on veut chercher quelque fait qui prouve combien la noblesse française et navarraise était dégénérée, on le trouvera aisément dans l'amour puéril du cérémonial et de l'étiquette qui blessait les uns et n'élevait pas les autres. Jeanne d'Albret avait réglé elle-même le cérémonial du roi. C'était tout d'être à tel rang. Aux États de St-Germain, dans toutes les circonstances où apparaissait le roi, chacun se disputait tel ou tel rang. On remarquait que le duc de Guise était tout de suite après le roi. Quand les hommes ne savent pas se faire par eux-mêmes une place honorable, ils veulent paraître ce qu'ils ne sont pas. L'apparence du mérite plaît plus que le mérite lui-même. Hommes à courte vue, ils ne peuvent apercevoir l'histoire dont les regards traversent les siècles ! Déjà, sous François Ier, l'avilissement de la noblesse avait commencé. Les nobles s'accommodèrent pour la plupart, de la nouvelle humeur du roi François Ier, dit Lutteroth. Ils étaient indifférents. Biron fut le type de cette indifférence qui conduit aux abîmes. Ils devaient, par

conséquent, nobles égoïstes et sceptiques, être divisés[1]. Quand une aristocratie se divise, c'est toujours au détriment du royaume.

Si nous nous tournons vers le clergé, nous verrons que deux causes avaient amené sa dégradation profonde : la puissance et la richesse. Le clergé romain, auteur de tous les maux publics, était composé, dans les États de Jeanne, comme dans la plupart de ceux de la chrétienté, de cadets de famille qui, ne prenant pas l'épée, se jetaient dans la religion, et qui, ne pouvant régner par les armes, aspiraient à gouverner par l'argent. Ces gens-là, bien apparentés, étaient près du trône ; le cardinal d'Armagnac était le cousin de Jeanne d'Albret ; Louis d'Albret était évêque de Lescars ; Nicolas d'Angu, indigne favori d'Antoine de Bourbon, était évêque de Mende. La politique, l'inquisition, produit de la religion mêlée à la politique, la délation leur fournirent ces richesses immenses dont ils étaient certainement les détenteurs. Cette opulence est la plus grande preuve des exactions de ceux qui se disaient disciples de Jésus-Christ ! Ce clergé, riche, ne croyait pas pouvoir trop payer l'orthodoxie de la royauté. Depuis François Ier, il accordait presque annuellement des décimes ; il consentit, en 1560, à fournir un don gratuit de 1,600,000 livres, pendant six ans, et à racheter, en dix années, 630,000 livres de rentes au capital de 7,560,000 livres ; le clergé

[1] Éléonore de Roye, femme infortunée de Condé, croyait que les malheurs de la France cesseraient si l'on pouvait parvenir à réconcilier les grands du royaume. Elle s'y appliquait sans cesse, mais comme elle voyait que certains personnages mettaient tous leurs soins à empêcher cette union salutaire : « *Ils font*, disait-elle, *comme ceux qui portent en procession les châsses de sainte Geneviève et de saint Marcel, qui en les inclinant l'une vers l'autre pour se saluer, prennent bien garde de les trop approcher, persuadés que si elles se touchaient une fois, on ne pourrait plus les séparer.* Mlle de Vauvilliers, *Histoire de Jeanne d'Albret*, II, 31.

voulait l'extermination de l'hérésie. Il offre (en 1561) de libérer l'État des rentes constituées sur les aides, les gabelles et les domaines par un don annuel de 1,600,000 livres pendant neuf ans. Il avait fait l'expédition du Havre. Il offrit maintes fois de racheter les domaines de la couronne. Il était riche [1]. Peu à peu le clergé prenait une influence énorme; ne pouvant rien par lui-même, armée composée uniquement de chefs sans soldats, il jetait les hauts cris quand il lui fallait payer les soldats et la guerre qu'il avait lui-même provoquée; il devenait de plus en plus exigeant, et de même que le chapeau rouge ne voulait pas s'abaisser devant les fleurs de lys, de même le cardinal d'Armagnac se révoltait contre la tendance calviniste de la reine Jeanne de Navarre.

La Réforme, réaction terrible, rappelant que les premiers chrétiens ne possédaient rien et que le Maître n'avait pas un lieu où reposer sa tête, proposa d'aliéner les biens du clergé, et l'Allemagne donna à l'Europe un funeste exemple; le pape lui-même autorisa l'aliénation d'une partie des biens du clergé en France, signe évident de l'excessive richesse de ce clergé. Jeanne d'Albret profite de ce mouvement et, reconnaissant la force de destruction de la Réforme, elle implante le calvinisme dans ses États. Il lui faut un clergé nouveau, elle demande des ministres à Calvin. Et celui-ci lui répond: « A la fin on vous a trouvé une douzaine d'hommes. S'ils ne sont exquis à souhait, je vous prie, Madame, d'avoir patience, car c'est une *marchandise* qu'on ne trouve pas comme il serait à désirer. Tant y a que mes compagnons espèrent qu'ils seront moïennement propres et suffisants pour instruire le peuple à votre contentement. » (1er juin 1563.) Ces ministres ten-

[1] H. Martin.

tent de s'implanter dans le royaume que gouvernait Jeanne d'Albret. Elle avait voulu avoir un clergé à elle, indépendant de Rome, elle l'a. Elle ne permet pas plus au nouveau clergé protestant qu'elle ne tolère à l'ancien clergé catholique[1]. A Pierre Viret, dans une affaire relative aux mariages, elle oppose simplement les États du royaume qui ne donnèrent nullement raison au célèbre et estimé pasteur.

Il est vrai, la reine accueillait chez elle, pour l'éducation de Henri IV, le célèbre Morelli, dont elle prit la défense dans une lettre conservée dans les cartons de la Bibliothèque de Genève[2]. Ce Morelli était entaché de radicalisme. « Un ministre nommé Morelli, se fit l'organe d'un radicalisme qui ne voulait se contenter que d'une ochlocratie complète introduite dans l'Église ; son livre de la *Discipline ecclésiastique,* où il demandait que les élections ecclésiastiques se devraient faire par le peuple assemblé et chacun y donnant sa voix.... fut déjà condamné au synode d'Orléans en 1562. » Il est fort probable que la reine Jeanne, habituée à la liberté navarraise, dut être séduite par la manière dont Morelli entendait le gouvernement de l'Église ; mais, par la plume de Théodore de Bèze, Calvin, l'homme de son siècle, démontra clairement à ces deux esprits qui devançaient le temps, le danger d'une telle entreprise de suffrage universel. Partout où se trouvaient des grands, Calvin consentait à n'être que leurs ministres ; il préparait l'influence des conseils politiques. On doit, sous beaucoup de rapports, regretter pour le clergé protestant cette position subordonnée[3].

[1] Muret, 209.
[2] *Papiers relatifs à Morelli*, 197 b, page 135.
[3] E. Chastel, *Le Christianisme dans l'âge moderne*, 62.

Du reste, au sujet du clergé protestant, la reine de Navarre n'avait pas encore dit son dernier mot. Elle détestait Rome spoliatrice et menteuse, elle aurait certainement tout fait pour que dans ses États, le *pape de Genève* ne remplaçât pas le pape de Rome. Les lettres de la reine de Navarre apportent en elles une certaine hauteur quand elle écrit à Théodore de Bèze, qu'elle n'aimait pas [1].

NAVARRE ET DÉMOCRATIE. — La démocratie commençait à s'affirmer dans toute l'Europe. Les auteurs du temps prononcent souvent le mot, la chose existait. La royauté l'employait pour affaiblir les trop puissants feudataires; en France, Catherine de Médicis, petite-fille de marchands de Florence, dédaignée par les grands de France, et d'un esprit trop positif pour se laisser prendre aux apparences, s'entourait de gens du peuple qu'elle enrichissait, suivant, en cela, l'exemple du roi Louis XI. Catherine de Médicis aidait ainsi la cause de la démocratie. Ce courant de démocratie est tellement fort, déjà sous François Ier, que si ce roi éloigne les calvinistes, c'est qu'il croit que ces nouveaux chrétiens prétendaient à l'État pour le tourner en démocratie.

En Navarre, la roture siégeait dans le Conseil souverain à côté des plus grands noms. Cette roture était préférée par la reine à l'aristocratie altière. Jeanne d'Albret, après la grande révolte, pardonne à la foule repentante [2]. C'est elle, en effet, qui faisait les meilleures armées. Le baron des Adrets aimait les protestants parce qu'avec ces hommes du peuple il avait, disait-il, des soldats. Les soldats, et surtout les soldats huguenots, étaient démocrates.

[1] Mlle de Vauvilliers, *Histoire de Jeanne d'Albret*, I, 175, 176.
[2] Muret, 227.

Un jour, ils payèrent eux-mêmes les reîtres allemands et, pour ces mercenaires, vidèrent leurs poches. Ce fait est sans exemple dans l'histoire[1]. Or, celui qui donne est supérieur à celui qui reçoit, et celui qui paie a voix au commandement. Les armées huguenotes comptaient bon nombre de soldats venus de Guyenne, de Béarn et de Navarre qui, cependant, obéissaient à des chefs nobles. Plus tard, les huguenots verront la faute qu'ils ont commise en se donnant pour chefs des hommes de la noblesse[2]. L'idée démocratique se manifestait chez les prédicateurs de La Ligue. « Les moines et les sorbonnistes, dit Régnier de la Planche, osèrent prêcher qu'il était en la puissance du peuple de procéder à la nouvelle élection d'un roi. En Bourgogne, comme en Guyenne, le peuple avait manifesté ses tendances républicaines et égalitaires[3]. Le roi de Navarre n'avait pas craint lui-même d'assister à quelques assemblées avec des gens de basse condition. On disait du peuple : « C'est celui qui soutient les guerres; en temps de paix entretient le roi, laboure la terre, fournit de toutes choses nécessaires à la vie de l'homme, toutefois est grandement taillé de subsides et taxes insupportables[4]. » Il suffit de lire les discours du tiers état prononcés par Grimaudet, et le *Livre des Marchands* déjà cité, pour se convaincre de la vitalité et de la force de l'esprit démocratique en ce temps-là. Les assemblées des États prenaient une singulière importance politique. Les représentants du peuple traitent des choses du gouvernement et vont jusqu'à demander des redditions de comptes.

[1] Cité plus haut.
[2] Mary-Lafont.
[3] H. Martin.
[4] Régnier de La Planche.

En Béarn, c'est le peuple qui nommait les douze jurats de la cour de Béarn. Les uns, comme Armandaris, Gassion, prirent parti pour la royauté; les autres, comme Massa, Bassillon, Bordenave, furent les ennemis de la reine.

C'est surtout dans le parti huguenot que se trouvent les tendances démocratiques, ou plutôt, ce sont les aspirations démocratiques de la Navarre et du Béarn qui forment le noyau de la Réforme. Beaucoup se sentirent protestants sans savoir seulement ce qu'était le protestantisme[1]. Quoique la Réformation fût avant tout provoquée par des besoins de conscience, des intérêts politiques n'avaient pas tardé à s'y mêler[2]; cet élément politique avait été introduit dans l'Église nouvelle par les seigneurs et les princes du sang, à côté de l'élément évangélique si dévoué, si pur et si démocratique. Sans doute la politique fut un achemi-nement à la question de foi; mais qu'on regarde au fond de ces périodes de nos guerres civiles et on verra tous les mécontentements, toutes les vagues espérances se rapprocher et s'unir pour briser les nouvelles formes politiques. Ces mécontents luttaient tous, instinctivement, contre la royauté, contre le pouvoir absolu. Si, en Navarre et en Béarn, il y eut des catholiques et des protestants mécontents, c'est que les uns, les protestants, avaient à se plaindre du roi d'Espagne, et les autres, les catholiques, croyaient mieux agir contre la royauté de Navarre en s'unissant avec la royauté de France, qui leur paraissait moins redoutable. Au fond, la démocratie était pour le peuple la raison, pour la noblesse le prétexte d'une union anormale. C'est ce qui explique ces mots de Tavanne, dans ses *Mémoires :* « Les huguenots qui, de ce temps-là,

[1] Michelet.
[2] Chastel, *Christianisme, âge moderne*, 57.

demandaient la tenue des États, étaient déjà en dessein d'établir une démocratie ou aristocratie, et continuent tellement qu'en l'année 1620, leur estat est vraiment *populaire* et *aristocratique*. En réalité, la démocratie était dans le principe même du protestantisme. La raison individuelle était le principe générateur du protestantisme; sa forme normale doit être, dans l'ordre religieux, une église démocratique; dans l'ordre civil, une cité démocratique. Et c'est dans ce double antagonisme qu'est la raison primordiale de sa ruine au XVIIme siècle[1]. »

La démocratie s'était manifestée d'une manière éclatante dans la Guyenne et dans les pays limitrophes de la Navarre et du Béarn. Une révolte démocratique avait ensanglanté les côtes de l'Océan, particulièrement à Bordeaux. Les *Pitaux* et les *Guitres* étaient certainement des démocrates. Le tiers état, qui connaissait bien sa force naissante, commençait à revendiquer ses droits; un simple ouvrier, Jean Barbeville, en avait appelé au parlement d'une sentence qui le condamnait au bûcher, — il n'en fut pas moins brûlé; la royauté elle-même reconnaissait la puissance du peuple, et, pour lutter contre la démocratie conservatrice de la Réforme, les catholiques ne trouvaient d'autre moyen que la démocratie révolutionnaire de Paris. Elle lançait contre les huguenots la populace, qu'on appelait la *grande lévrière*[2].

[1] Peyrat, *Pasteurs du désert*.
[2] Régnier de La Planche.

CONCLUSION

Étant donnés l'état de l'Europe et la position de la Navarre et du Béarn, l'époque et le caractère de Jeanne d'Albret, peut-on dire pourquoi la Navarre n'a pas été gagnée, pas plus que la France, au mouvement de la Réforme ?

Extérieurement, le calvinisme n'était pas très sympathique ; qui aurait pu aider plus efficacement la reine Jeanne d'Albret ? Dans les pays où le calvinisme a pleinement réussi, il ne doit pas sa réussite au concours des Puissances étrangères. L'Allemagne et l'Angleterre n'étaient guère portées à soutenir un principe peu favorable à l'autorité du Prince. Comme François Ier, elles ne voyaient dans la Réforme calviniste que l'idée démocratique luttant contre toute autorité : cause d'indifférence de la part des Anglais et des Allemands. Il aurait fallu davantage que cette froide sympathie contre le papisme, l'Espagne et la cour de Catherine de Médicis.

En second lieu, les puissances étrangères qui avaient su bien faire leurs affaires chez elles en se débarrassant du papisme, n'étaient pas fâchées de laisser en France ce levain de discorde. Un clergé antinational ne pouvait que faire les affaires de l'étranger, jaloux de ce pays de France qu'ils ont tous convoité. Leur laisser le catholicisme et le jésuitisme, fleur du catholicisme, c'était assurer sa décadence et préparer les révolutions et les déportations dont ils sentaient bien qu'ils retireraient un jour quelque profit.

C'était à la France à faire ses affaires. En politique, même à propos de christianisme, la charité est une chose entièrement inconnue.

Dans ses États et en France, Jeanne d'Albret était en présence de causes irrémédiables de ruine. Le clergé romain qu'elle voulait transformer hésita ; il obéissait aux ordres de Rome, il avait peur ; l'Inquisition était aux portes de la Navarre ; trop grande était encore l'influence de l'Espagne et de Rome. La noblesse était divisée, sa foi était nulle ; elle ne pensait qu'à ses propres affaires sans voir au delà de ses châteaux qui tombaient en ruines.

Le clergé protestant qui devait remplacer les prêtres romains était insuffisant ; Jeanne d'Albret, reine d'un pays de religion mixte et tenant à ménager les États, ne pouvait l'aider autant qu'elle le voulait. Elle comprenait que le calvinisme ne doit pas être imposé par le pouvoir absolu. Le peuple navarrais l'aurait volontiers aidée et l'a aidée autant qu'il l'a pu, étant peuple. Le gens du peuple, n'ayant à perdre que leur vie, firent voir en beaucoup de cas qu'ils tenaient beaucoup moins à leur vie qu'à leur foi ; l'élément persistant, robuste et tenace de la Réformation fut principalement l'élément roturier, soit bourgeois, soit populaire [1] ; mais Olhagaray dit avec raison, en jugeant l'invasion française dans les États de la reine de Navarre : « la populace béarnaise, aveuglée de tout en tout, arborait les enseignes françaises et s'en jouissait au feu de leur pays et à ses cendres. Pas plus en Navarre que partout ailleurs on ne pouvait compter sur un peuple sans chefs, et le peuple de son côté comprenait vaguement que la royauté protestante ne poursuivait pas le même but que lui dans cette lutte contre le papisme.

[1] Muret, 126.

Personnellement, Jeanne d'Albret avait un grand tort aux yeux de la noblesse française et navarraise. Elle ne l'effaça pas en donnant le droit de vote aux femmes de Salies pour la nomination du conseil d'administration des sources[1]. Jeanne d'Albret ne fut pas aidée, — elle fut même entravée par son mari, Antoine de Bourbon; elle fut autant embarrassée que servie par la noblesse. Elle l'avait même froissée. On l'a accusée de s'être laissé conduire par Coligny, sans tenir compte de la hauteur de ce caractère de reine. Coligny s'est tenu à la tête des armées tant qu'Henri de Bourbon était inexpérimenté.

Le parallèle de M. Mary-Lafont (Histoire du midi de la France) entre Jeanne d'Albret et Catherine de Médicis est très beau, mais il est inexact dans ses conclusions. Non, Jeanne d'Albret n'a pas réussi, et c'est Catherine de Médicis qui a définitivement triomphé dans cette lutte si longue, — on sait par quels moyens; Jeanne d'Albret serait morte de douleur si elle avait assisté à l'abjuration publique de son fils. Elle est morte à temps pour ne pas voir cette honte royale. Vivante, les choses eussent marché autrement; si elle eût vécu, peut-être son influence, aidée par l'épée royale d'Henri IV eût conquis la France à la Réforme. Le gallicanisme eût été fondé. La persévérance de Jeanne commençait à triompher..... Hélas! Jeanne d'Albret est morte au commencement de son œuvre; le poison de René le Florentin est venu en aide à Catherine de Médicis (9 juin 1572).

[1] Nous tenons ce renseignement de M. Chauvin, instituteur à Bellocq, près Salies.

THÈSES

I

Jeanne d'Albret est née à Pau, non à Fontainebleau.

II

Jeanne d'Albret n'a pas subi l'influence de Coligny.

III

La lutte de la noblesse et de la royauté a servi la cause du peuple.

IV

Jeanne d'Albret est morte empoisonnée.

V

Aucun miracle n'a été constaté scientifiquement.

VI

L'intolérance est contraire à l'esprit du protestantisme.

VII

La doctrine des peines éternelles est incompatible avec l'idée de la bonté de Dieu.

VIII

Être membre d'une Église protestante nationale et désirer le triomphe d'une confession de foi, c'est une contradiction.

IX

Après la malheureuse guerre de 1870-71, nombre d'hommes distingués, en France, seraient venus au protestantisme: le Synode de 1872 les en a rebutés.

La Faculté de Théologie, chargée par le règlement de l'Université d'examiner la présente thèse, en autorise l'impression, sans toutefois entendre exprimer par là d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.

Le Doyen de la Faculté,

H. OLTRAMARE, Pr Pr.

Genève, Novembre 1880.



